

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 10 (1876)
Heft: 11

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Rameau de Sapin.

Neuchâtel, 1^{er} novembre 1876.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 par an, chez M. le Dr. Guillaume, directeur du Tribunal à Neuchâtel.

Une chasse au sanglier.

Les sangliers qui ont presque complètement disparu du canton de Neuchâtel s'y trouvaient en assez grand nombre au siècle passé. On raconte qu'un habitant de Bevaix, le chasseur Prudhomme en avait tué une quantité (80 assure la tradition).

Il est probable qu'à cette époque les chasseurs recevaient une prime pour chaque bête abattue, car chacun sait que cet animal fait de grands ravages dans les terres cultivées.

Le dernier sanglier du district de Boudry fut tué il y a vingt-cinq ans. Il dévastait les champs situés au pied de la montagne, et le domaine de Cers en particulier avait à souffrir de ses déprédations.

Au commencement de l'hiver une vingtaine de chasseurs se mirent en campagne pour délivrer le pays de ce maraud. Ayant réussi à le faire sortir du taillis où il se cachait, il le poursuivirent jusqu'au grand pré que possède la commune de Boudry (Le pré des Clées, bien connu des visiteurs des gorges de l'Areuse et sur lequel M. Ph. Suchard a fait construire son chalet hospitalier). Poursuivi par les chasseurs et leur meute, l'animal affolé se précipita sur la pente rapide qui aboutit à l'Areuse; deux fois il passa la rivière à la nage, mais les escarpements qui bordent son cours, l'empêchèrent de trouver un endroit



où il lui fut possible de prendre pied. Au moment où haletant il avait fini par trouver une issue dans ces rochers inaccessibles, défilé dans lequel il eût été impossible de le suivre, un hardi chasseur arrivant par derrière eut le courage de le saisir. En même temps trois balles atteignaient l'animal qui retenu par de vigoureux poignets,



ne pouvait plus, ni avancer, ni reculer. Celle fut la fin tragique du dernier sanglier du district de Bondry. Il pesait 180 livres.

La chronique locale raconte qu'il fut ramené en triomphe dans la ville de Bondry et que ce haut fait fut accompagné de joyeuses libations.

Un ancien clubiste de la section de l'Areuse.

Naufrage d'un nid de fauvettes.

C'était une matinée du mois de juin, un lendemain d'orage, pendant lequel la pluie avait fait rage; il pleuvait encore, comme au temps du déluge; les sapins avaient des gouttières, comme des clochers d'église, les hêtres et les chênes, comme les toits des palais. Tous les rochers pleuraient, laissant couler l'eau par toutes leurs fissures et crevasses. Toutes ces pleurs réunies formaient des ruisselets et ces ruisselets en se joignant se transformaient en torrents. Ceux-ci bondissaient en cascades, roulant des pierres, arrachant des rochers, charriant des arbres avec leurs racines. L'un d'eux minait un vieux saule que les siècles avaient jusqu'à respecté. Chaque année dans son tronc vermoulu une mésange avait établi son nid; et dans ses branches entrelacées une fauvette avait construit le petit édifice où elle élevait sa nichée. Ces deux oiseaux, quoique d'espèces différentes, vivaient en paix, sans doute parce que chacune d'elle exigeait une autre pâture et qu'elles ne se rencontraient pas sur le terrain du mien et du tien. Les jeunes fauvettes avaient déjà toutes leurs plumes. C'est à peine si ^{sur} leurs petites têtes il restait encore un peu de duvet. Deux ou trois jours de plus, et elles auraient pu prendre leur vol. Leur éloignement des habitations ne les avait pas exposées à la griffe du chat et sans doute le coucou ne les avait pas aperçues.

À l'arrivée de la pluie les mères vigilantes s'étaient rapprochées de leurs nids. La mésange s'était réfugiée dans le trou qui abritait sa famille;

elle s'y croyait en sûreté et peut-être narguait-elle sa voisine. La fauvette se tenait ramassée sur une branchette au-dessus de son nid. Jusqu'à là ni l'une ni l'autre ne prévoyait que les effets ordinaires des grandes averses d'été, qu'un rayon de soleil fait tantôt disparaître. Peut-être qu'aucune d'elles n'avait encore vu déborder le capricieux torrent. Elles étaient dans cette attente, lorsque profitant de la grande crue de la rivière pour pêcher à l'eau trouble, avec le ber, cet antique engin de pêche, j'arrivai près du saule, au confluent du torrent et de la Byse. Je connaissais les deux nids, mais je les respectais, parce que mon père n'aurait pas souffert que j'apportasse au logis des oisillons échenilleux. Je l'ai vu fouiller le terrain près d'un nid de roitelets pour procurer des petits vers à la mère en quête de pâture pour sa petite famille. N'avez-vous jamais vu nid de roitelet, gros comme le poing, tout rond, tout moussu, n'ayant qu'une toute petite ouverture, percée de côté par laquelle on entrevoit deux petits yeux brillants qui vous regardent avec inquiétude ? — Comme je m'approchais du vieux saule je vis sortir la mésange de son trou et la fauvette de son refuge. Ces oiseaux, au lieu de s'éloigner restèrent sur l'arbre et parurent inquiets de tout autre chose que de ma présence. Leur vol, leurs cris me firent regarder s'il n'y aurait pas quelque bête menaçante dans le voisinage. Je venais de tuer une couleuvre qui s'était réfugiée sur des saules pour échapper à l'inondation. Je savais que les serpents attaquaient les oiseaux et les mangeaient quand ils pouvaient les prendre. On dit qu'ils les attirent et les fascinent par leur regard ; mais mes deux oisillons ne couraient pas alors ce danger ; je reconnus bientôt le sujet de leur inquiétude : le torrent minait les racines du vieux arbre. Il emportait peu à peu la terre qui le fixait au sol. Déjà l'arbre frissonnait sous les secousses des eaux, qui travaillaient dans ses racines. Peu à peu le saule se pencha vers la rivière, ses branches inférieures plongèrent dans l'onde et le nid de fauvette arriva à la surface de l'eau de telle sorte qu'il ne fut point retourné et resta sur l'eau, comme un fièle batelet. Alors je vis la pauvre mère pousser des cris de détresse et voltiger au-dessus du torrent qui entraînait sa famille. Elle cherchait vainement à se poser sur la petite nacelle, mais son poids menaçait de la faire couler bas. C'en était fait des jeunes fauvettes si je ne me fus trouvé à portée de les secourir en entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture et en saisissant légèrement le nid. Les pauvres oisillons étaient tout mouillés et transis. Je me hâtai de sortir de l'eau, non sans peine et sans risque, et je déposai le nid sur un buisson touffu et hors d'atteinte de l'inondation. À peine fus-je éloigné de quelques pas que la fauvette vola vers ses petits en faisant entendre des cris de joie. Était-ce pour me remercier ? je ne le pense pas, ou bien la reconnaissance serait une vertu que les oisillons pratiquent plus que les hommes. En rendant pareil service à un écolier qui se noyait, son premier remerciement fut une injure et le bonhomme ne me sut nul gré de l'avoir tiré de l'eau, de laquelle, disait-il, il serait bien sorti sans moi.

Quoiqu'il en soit les fauvettes furent sauvées, tandis que leurs voisines les mé-sanges entraînées avec le saule déraciné, disparurent dans les flots. Leur mère essaya vainement de leur porter secours. Elle ne quitta point l'arbre tant qu'elle vit une branche, une racine au-dessus des eaux. La distance me la fit enfin perdre de vue et je rentrai alors au logis tout tremblé, mais plus satisfait encore d'avoir sauvé la vie à ces jeunes fauvettes.

Il y a près de soixante ans de cela et alors, pendant que mes habits séchaient et qu'on se moquait un peu de ma philanthropie, j'écrivis cette page que j'ai gardée parmi mes papiers primitifs où elle devrait porter le numéro un de mes écrits multiples.

Bellerive, juin 1876.

A. Quinquerez.

Le balbuzard et les deux corbeaux.

Un mien ami, aux yeux excellents, me faisait assister l'autre jour à un spectacle curieux. C'était vers les cinq heures du soir, le soleil absent depuis si longtemps baignait le lac; à quelques cents mètres de la rive un innocent balbuzard venait d'enlever prestement un magnifique poisson. Il revenait tout heureux quand deux corbeaux en quête l'aperçurent, et se mirent en chasse. Ce fut une suite de détours, de contours capricieux, une poursuite échelonnée. Les corbeaux passaient tantôt au-dessus, tantôt au-dessous du fuyard, puis chacun à son tour frappait et du bec et de l'aile, cela dura ainsi quelques minutes.



D'un effort désespéré le balbuzard s'élève dans la nue ses noirs ennemis toujours le poursuivant, mais ses forces le trahirent, il lâcha son poisson et tout déconfit s'éloigna à regret.

L'un des corbeaux enleva la proie, et les deux de conserve s'en vinrent au rivage se la partager.

Grandchamp, 16 mai 1876

Max Diacon

Problème. La surface du lac de Neuchâtel est de 240 Kilomètres carrés.

celle du lac de Morat " 27, 4 " "

celle du lac de Biemme " 42, 2 " "

La quantité d'eau évaporée du lac de Neuchâtel est de 13,90 mètres cubes par seconde

" " " du lac de Morat " 1.60 " " " "

" " " du lac de Biemme " 2.44 " " " "

Quelle est maintenant en mètres cubes la quantité d'eau qui s'évapore de ces trois lacs en un jour et en une année et quelle est l'épaisseur de la couche d'eau qui par l'évaporation disparaît en un jour, en un mois, en une année?

Les jeunes membres du Club jurassien voudront bien envoyer la solution de ce problème et de celui du N° précédent, à la Rédaction du Rameau de Sapin.